

Gombrowicz, « Contre les poètes », conférence donnée en 1955

« Presque personne n'aime les vers, et le monde des vers est fictif et faux. » Tel est le thème de cet article. Il paraîtra sans doute désespérément infantile, mais j'avoue que les vers me déplaisent et même qu'ils m'ennuient un peu. Non que je sois ignorant des choses de l'art et que la sensibilité poétique me fasse défaut. Lorsque la poésie apparaît mêlée à d'autres éléments, plus crus et plus prosaïques, comme les drames de Shakespeare, les livres de Dostoïevski, de Pascal ou tout simplement dans le crépuscule quotidien, je frissonne comme n'importe quel mortel. Ce que ma nature supporte difficilement, c'est l'extrait pharmaceutique et épuré qu'on appelle « poésie pure » surtout lorsqu'elle est en vers. Leur chant monotone me fatigue, le rythme et la rime m'endorment, une certaine « pauvreté dans la noblesse » m'étonne (roses, amour, nuits, lys) et je soupçonne parfois tout ce mode d'expression et tout le groupe musical social qui l'utilise d'avoir quelque part un défaut.

Moi-même, au début, je pensais que cette antipathie était due à une déficience particulière de ma « sensibilité poétique », mais je prends de moins en moins au sérieux les formules qui abusent de notre crédulité. Il n'est rien de plus instructif que l'expérience, et c'est pourquoi j'en ai trouvé quelques-unes fort curieuses : par exemple, lire un poème quelconque en modifiant intentionnellement l'ordre de lecture, de sorte qu'elle en devenait absurde, sans qu'aucun de mes auditeurs (fins, cultivés et fervents admirateurs du poète en question) ne s'en aperçoive ; ou analyser en détail un poème plus long et constater avec étonnement que « ses admirateurs » ne l'avaient pas lu en entier. Comment est-ce possible ? Tant admirer quelqu'un et ne pas le lire. Tant aimer la « précision mathématique des mots » et ne pas percevoir une altération fondamentale dans l'ordre de l'expression. C'est que le cumul des jouissances fictives, d'admiration et de délectations repose sur un accord de mutuelle discrétion. Lorsque quelqu'un déclare que la poésie de Valéry l'enchanté, mieux vaut ne pas trop le presser d'indiscrètes questions, car on dévoilerait une vérité tellement sarcastique et tellement différente de celle que nous avons imaginée que nous en serions gênés. [...]

Pourquoi est-ce que je n'aime pas la poésie pure ? Pour les mêmes raisons que je n'aime pas le sucre « pur ». Le sucre est délicieux lorsqu'on le prend dans du café, mais personne ne mangerait une assiette de sucre : ce serait trop. Et en poésie, l'excès fatigue : excès de poésie, excès de mots poétiques, excès de métaphores, excès de noblesse, excès d'épuration et de condensation qui assimilent le vers à un produit chimique. Comment en sommes-nous arrivés là ? Lorsqu'un homme s'exprime avec naturel, c'est-à-dire en prose, son langage embrasse une gamme infinie d'éléments qui reflètent sa nature tout entière ; mais il y a des poètes qui cherchent à éliminer graduellement du langage humain tout élément a-poétique, qui veulent chanter au lieu de parler, qui se convertissent en bardes et en jongleurs, sacrifiant exclusivement au chant. Lorsqu'un tel travail d'épuration et d'élimination se maintient durant des siècles, la synthèse à laquelle il aboutit est si parfaite qu'il ne reste plus que quelques notes et que la monotonie envahit forcément le domaine du meilleur poète. Son style se déshumanise, sa référence n'est plus la sensibilité de l'homme du commun, mais celle d'un autre poète, une sensibilité « professionnelle » – et, entre professionnels, il se crée un langage tout aussi inaccessible que certains dialectes techniques ; et les uns grimpent sur les dos des autres, ils construisent une pyramide dont le sommet se perd dans les cieux, tandis que nous restons à ses pieds quelque peu déconcertés.